

les bras de deux individus qui me soutenaient. Yu-Man-Tzé se cacha dans une petite maison, située au milieu de fourrés inextricables, où il était bien difficile de le dénicher. C'est là qu'il reçut la réponse de Tcheou-Kun-Men : « Je te promets la vie sauve, un bataillon à commander ; mais remets l'Européen en liberté. » Yu-Man-Tzé ne répondit rien tout d'abord, puis, se tournant vers moi, il me dit : « Demain, je te remettrai en liberté. » Je vous assure que je n'en crus rien, et cette parole me laissa aussi froid que glace. J'étais devenu aussi insensible aux bonnes qu'aux mauvaises nouvelles. J'y trouvais l'avantage de me conserver ma présence d'esprit et de m'aider à sortir de beaucoup de circonstances difficiles.

Quelques instants après, tous les chefs subalternes étaient arrivés dans la maison et s'opposaient absolument à ma mise en liberté : « Tuons l'Européen, disaient-ils ; puis, fuyons vers Long-Hang, la route est encore libre, de là nous passerons à Ho-Tcheou, Kiang-Pee, le peuple nous y attend, nous pourrions encore nous défendre longtemps. » Yu-Man-Tzé se contenta de leur répondre : « C'est moi qui vous ai invités, c'est pour me défendre que vous êtes ici ; si aujourd'hui, je juge opportun de rendre l'Européen et de faire la paix, vous n'avez rien y voir ; veuillez donc vous retirer. » Ils partirent et pendant tout le reste de la dernière journée, nous fûmes tranquilles. Le lendemain, 19 janvier, ils étaient de nouveau tous arrivés et plus nombreux que la veille. Ils voulaient me tuer à toute force et fuir ensuite. Yu-Man-Tzé pleurait et finit cependant par les faire sortir. Après leur départ, il me dit : « Mes gens veulent te tuer, mais je te conduirai moi-même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de dangers. » Vers neuf heures du matin, je partis. Yu-Man-Tzé avec moi, ainsi qu'une dizaine de ses familiers.

Nous avions peut-être fait deux cents pas, que nous trouvâmes la route barrée par deux cents hommes. A ma vue, ils se précipitèrent sur moi, en criant : « A mort l'Européen ! Nous sommes trahis ! A mort l'Européen ! » Je me glissai derrière Yu-Man-Tzé qui les arrêta ; la route était très étroite et il aurait fallu le renverser pour parvenir jusqu'à moi. La position n'était pas gaie et, selon toute apparence, il n'y avait plus d'espoir de salut ; mais je ne fus nullement troublé : j'avais vu tant de fois la mort de près, qu'il m'était tout à fait indifférent de mourir. Yu-Man-Tzé s'était mis à genoux et sanglotait : « Il n'y a plus d'autres ressources. » — « Tuons-le, disaient les autres, et marchons sur Kiang-Pee. » Cette scène dura bien un quart d'heure puis, voyant qu'on n'aboutissait à rien et que Yu-Man-Tzé n'était plus écouté, je fis signe que je voulais parler. Je n'étais pas content, et c'est d'un ton fort en colère que je leur dis : « Il vous est facile de me tuer, je suis seul et vous êtes plusieurs centaines, je suis sans armes et vous êtes tous armés, si vous désirez ma mort, me voici, je ne reculerai pas d'un pas. Mais quelles seront les conséquences de ma mort ? Y avez-vous songé ? Vous pouvez fuir, dites-vous, mais votre départ ne laissera-t-il pas votre pays à la merci des soldats ? De plus, je suis étranger à votre pays, si je meurs, mes compatriotes